

Chroniques

En marge des États-Unis

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 33, numéro 1 (193), février 1991
Façon de lire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31987ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Issenhuth, J.-P. (1991). En marge des États-Unis. *Liberté*, 33(1), 125–128.

RÊVERIE

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

EN MARGE DES ÉTATS-UNIS

L'ombre de Saint-John Perse s'étend sur toute la côte est, du Labrador à la Floride. Elle est sur Anticosti, Mattinicus Rock, Monhegan Island. Elle est ici, à Hatteras, où il fit retraite en 1949, au rez-de-chaussée d'un phare désaffecté.

«Étroits sont les vaisseaux, étroite notre couche...»

Étroite est cette bande de sable où je me tiens, entre l'Atlantique et Pamlico Sound.

Quand je suis descendu, quelques arbres étaient déjà rouges dans les Adirondacks. On aurait dit les portes des Hébreux marquées pour l'ange. Le haut des montagnes était dans les nuages, et je me répétais, fonçant vers le sud: «Arriver à Hatteras pour l'équinoxe!»

J'y suis enfin. C'est l'équinoxe. Un grand poisson vert, aux yeux bas, au front dégagé et tranchant, fend les eaux du Gulf Stream pendant que j'écris. Son nom est *corypheana hippurus*. J'ai compté huit escargots-lune (*polinices aurantius*) laissés par la marée plus forte de la nuit. Deux cerfs à queue blanche, une mère et son petit, viennent de détalier dans l'avoine de mer. À la pointe du cap, des pêcheurs lancent leur plomb pyramidal — là où les vagues venues du nord-ouest et du sud-est se heurtent avec fracas — exactement là où l'écume explose, où le *bluefish* passe, où le Gulf Stream tourne vers l'est. Il y a tant d'élan partout que la scène est divine. Beaucoup d'apparitions entourent celui qui marche

— et celle-ci, du seul morceau de vers de Pound dont je me souviens: «fendu la mer divine».

Quand j'arrive à la dune, un pélican vient voir. Le sanderling a toujours l'air pressé, en route pour un rendez-vous manqué d'avance avec une puce. Le pélican, non. Son vol est placide, un peu déhanché, un peu trop lent pour avoir l'air ordinaire, à peine trop rapide pour être majestueux. C'est l'oiseau sage. On dirait qu'il sait où et quand un poisson attend son plongeon.

Je suis allé vers une avoine de mer, au panache plat. J'ai trouvé son nom: *uniola paniculata*. Une ligne de Saint-John Perse a été écrite pour elle: «Des hommes dans le temps ont eu cette façon de tenir face au vent». Dans les bois de Buxton, j'ai nommé le palmier nain (*sabal minor*), qui commence une petite forêt verte sous l'autre, et la grive-ermite me suivait sans bruit. Dans les bois d'Ocracoke, j'ai salué l'espèce *wax myrtle*, la famille tortueuse des *bayberry*, *candleberry*, aux fruits cireux qu'on fait bouillir pour s'éclairer. J'ai tout nommé pour ne pas être absent. *Scomberomerus maculatus*, *pomatomus saltatrix*, *parilychthis dentatus*, *menticirrhus sexatilis* — ce n'est pas une strophe du *Latin mystique*, c'est une liste de poissons que j'ai fait cuire. Mais, ô *polinices aurantius*, ta spirale surclasse tout!

Je n'avais jamais vu de pélican, ni de crabe fer-à-cheval, ni de champ de coton. La perfection de la campagne m'est apparue plus tard, en Pennsylvanie. Pas loin du village de Paradise, une petite route descend entre deux murs de maïs encore vert. La force des tiges, qui atteignent par endroits 2,50 m, contraint le promeneur au silence. Des voitures à cheval passent, construites de telle façon que le conducteur est invisible. On voit les rênes sortir de la voiture, mais pas les mains qui les tiennent. Accoudés aux barrières, des Amish barbues conversent. Deux fillettes se poursuivent dans une cour de ferme. Dans leurs robes et leurs bonnets d'aucune époque, quelques mètres d'air les séparent de moi. Comment les franchir? Une jeune fille s'éloigne pieds

nus le long de la route, près d'un noyer qui perd d'énormes noix. C'est presque celle dont Rilke dit:

*Pour souffler, elle faisait halte sur les hautes
collines de Judée. Autour d'elle, pas de pays,
partout sa propre plénitude.*

Au supermarché, une Amish achète une montagne de bananes, la gâterie que le *homestead* ne fournit pas. Un attelage traverse un champ de luzerne à vive allure et disparaît dans le maïs. Il est trop loin, ou la nuit trop proche, pour que je distingue quelle machine les chevaux tirent. Même au jour, les Amish que j'ai entrevus se fondaient dans le paysage, comme s'ils avaient voulu disparaître dans l'harmonie qu'ils avaient formée. Mais peut-être ne voulaient-ils rien du tout, ou se trouvaient-ils simplement trop étrangers pour désirer qu'on les voie. J'ai pensé à une chansonnette sur cette route. Elle existait pour y être dite, m'a-t-il semblé, comme si elle était née là, d'elle-même, anonymement:

*J'ai le souvenir d'une charmille
Dans un pays étranger
L'air sous l'ogive était vert
Le fond de l'allée, invisible*

*Un garçon voulant disparaître
Y court de toutes ses forces
Il exhorte, il supplie ses jambes
Et la charmille chuchote*

*D'écho en écho, dédommagée
Des limites que chacun donne
À l'harmonie*

*Le garçon n'était qu'une flèche
Un frémissement dans l'air vert
Il tombait avant d'arriver
Étonné qu'on le vît encore*

*La charmille n'existe plus
Et le garçon qui courait?
Il pense souvent à mourir
Pour devenir invisible.*